

Le bois de Boulogne, entre ville et nature dans le récit du XIX^e siècle

Noëlle BENHAMOU

Université de Picardie Jules Verne

noelle.benhamou@u-picardie.fr

<https://orcid.org/0000-0001-7854-409X>

Resumen

En el siglo XIX, el Bois de Boulogne ocupaba un lugar especial en la vida de los parisinos, así como en las historias novelescas. De Balzac a Zola, los personajes de novelas y cuentos lo ven como un lugar de ocio, pero también como una extensión de la ciudad. De hecho, el Bois se convirtió en una segunda oficina para los hombres de negocios, mientras que era un verdadero pulmón verde para las mujeres y los niños, que venían a pasear. Veremos hasta qué punto la narración novelesca es un reflejo de este escenario verde que es el Bois de Boulogne, competidor del Bois de Vincennes. Intentaremos determinar el papel del Bois de Boulogne en las historias seleccionadas, entre la naturaleza y el artificio, el campo y la ciudad.

Palabras clave : bois de Boulogne, campo, ciudad, ocio, novela, cuento.

Résumé

Au XIX^e siècle, le bois de Boulogne occupe une place de choix dans la vie des Parisiens comme dans les récits romanesques. De Balzac à Zola, les personnages de romans et de nouvelles y voient un lieu de loisir mais aussi un prolongement de la ville. Le Bois devient un second bureau pour les hommes d'affaires, tandis qu'il est un véritable poumon de verdure pour les femmes et les enfants, venant s'y promener. Nous verrons combien le récit romanesque se fait le reflet de cet écrin de verdure qu'est le bois de Boulogne, concurrent du bois de Vincennes. Nous essaierons de déterminer le rôle du bois de Boulogne dans les récits sélectionnés, entre nature et artifice, campagne et ville.

Mots-clés : bois de Boulogne, nature, ville, loisir, roman, nouvelle.

Abstract

In the nineteenth century, the bois de Boulogne occupied a special place in the lives of Parisians as well as in fictions. From Balzac to Zola, the characters of novels and short stories

* Artículo recibido el 4/05/2025, aceptado el 21/11/2025.

see it as a place of leisure but also an extension of the city. The Bois became a second office for businessmen, while it was a real green lung for women and children, who came to walk there. We will see how much the novelistic narrative is a reflection of this green setting that is the bois de Boulogne, a competitor of the Bois de Vincennes. We will determine the role of the bois de Boulogne in the selected stories, between nature and artifice, countryside and city.

Keywords : bois de Boulogne, nature, town, leisure, novel, short story.

1. Introduction

De la Monarchie de Juillet à la Troisième République, le bois de Boulogne est au cœur des œuvres narratives, comme il l'est dans la vie quotidienne des Parisiens de toutes les classes sociales. Les personnages de récits réalistes-naturalistes – de Balzac, Sand, Daudet, Maupassant, Zola – et décadents trouvent dans ce lieu à la fois un poumon de verdure propice au loisir – patinage, canotage, restauration – et à la promenade à pied, à cheval ou en calèche pour les plus fortunés, mais aussi une sorte de prolongement de la ville qui lui est proche. Tandis que les héros et les figurants des romans et nouvelles patinent sur le lac gelé ou canotent selon les saisons, les hommes d'affaires de papier font du bois de Boulogne un second bureau. Pour Vassart (2020 : 218), « [c]e retour en faveur du jardin à la française ne met pas fin, cependant, à la séduction exercée par le jardin paysager. Celui-ci continue à influencer beaucoup de jardins publics urbains – et jusqu'aux bois de Boulogne et de Vincennes : il est vrai que dans une société de plus en plus urbanisée, il donne le sentiment d'entretenir un lien avec la nature ». Pourtant, ce théâtre de plein air n'a donné lieu qu'à très peu d'études littéraires¹. Nous analyserons les textes du corpus selon une approche poétique et sociocritique. Nous verrons que le bois de Boulogne représente la campagne aux portes de la ville et que la promenade au Bois est une scène à faire, reflet d'un rituel social. Enfin, nous étudierons un aspect fréquent dans notre corpus : le lieu du plaisir et du désir. Nous essaierons ainsi de déterminer le rôle du bois de Boulogne dans les récits sélectionnés, entre nature et artifice, campagne et ville.

2. La campagne aux portes de la ville

Le bois de Boulogne, que les Parisiens nomment plus simplement le Bois², est un écrin de verdure, un poumon vert dans la Capitale. Dans une discussion entre gentlemen, Édouard Gourdon (1841 : 44) fait dire à l'un d'eux : « votre Bois de Boulogne

¹ Ces études sont le plus souvent des articles monographiques tels que l'approche narratologique de Florence de Chalonge (1987) consacrée à *La Curée* de Zola, celle d'Anna Kaczmarek-Wisniewska (2018) sur les chroniques zoliennes, et celle de Zadig Mariano Figueira Gama (2022) sur Goncourt.

² Un gentleman confie à ses pairs : « Remarquez que je ne dis plus au Bois de Boulogne ; on sait que dans le monde, le Bois est l'expression adoptée. Dire je vais au Bois de Boulogne est d'un provincial ou d'un malappris ; dire je vais au Bois est d'un homme qui sait vivre et qui vit » (Gourdon, 1841 : 48).

n'est ni un bois ni un jardin. C'est presque une lande ». Situé sur l'ancien emplacement de la forêt de Rouvray, le bois de Boulogne subit, après la Révolution française, de nombreuses transformations. Mais c'est sous le Second Empire qu'il connaît le plus de changements. De 1852 à 1857, le Baron Haussmann et l'ingénieur Adolphe Alphand métamorphosent un bois malfamé et peu sûr en un immense jardin qui permet aux Parisiens de s'aérer et d'éprouver du dépaysement aux portes de Paris. « 420 000 arbres furent plantés » (Moncan, 2019 : 112) sur 846 hectares qui comprenaient aussi des ruisseaux, des lacs, des cascades et des grottes artificiels pensés par l'ingénieur Eugène Belgrand.

Le roman du XIX^e siècle se fait bien sûr l'écho de la création de ces nouveaux espaces qui permettent aux Parisiens de profiter au mieux de la verdure. Abel de Freydet, héros de *L'Immortel* de Daudet, se sent presque chez lui au Bois, paysage qui lui rappelle sa province natale, le Loir-et-Cher, comme il l'explique dans une lettre à sa sœur :

Il faisait un temps superbe, le bois de Boulogne que j'ai traversé en revenant de chez Ripault-Babin – portez-le d'abord à vos lèvres – embaumait l'aubépine et la violette, je me croyais chez nous, à ces premiers jours de printemps hâtif où l'air est si frais et le soleil si chaud, et l'envie me venait de tout négliger pour rentrer à Jallanges, près de toi (Daudet, 1888 : 57).

Les parfums et les odeurs du Bois ramènent le personnage vers sa ville d'origine, le grand jardin parisien ayant ce pouvoir de transporter par les sens les Provinciaux exilés à Paris vers leurs contrées chéries.

L'ingénieur Gabriel Davioud construit de petites fabriques et des pavillons dans le parc. C'est ainsi que le Pré Catelan voit le jour, comprenant des « cafés-restaurants, des salles de concert, des théâtres, une laiterie, une brasserie » (Alphand, 1868 : 89). Accessible aux visiteurs, la laiterie est une attraction supplémentaire pour les Parisiens en veine de sensations retrouvées. Ils peuvent aller y acheter du lait frais, trait sur place.

[Les étables] contiennent cent vaches laitières, nourries avec les herbages des pelouses du Bois de Boulogne ; et l'établissement est devenu une vaste laiterie, qui approvisionne plusieurs quartiers de Paris, indépendamment de la vente au détail, qui se fait sous les ombrages qui entourent les bâtiments (Alphand, 1868 : 95).

La laiterie est bien le lieu où souhaite se rendre Anna Coupeau, dite Nana dans le roman éponyme de Zola. Plus qu'un caprice, aller au bois de Boulogne est une façon pour l'héroïne, entretenue par Steiner, de retrouver une certaine sérénité, en se rapprochant de la nature :

Elle regardait le ciel à travers les vitres, un ciel livide où couraient des nuages couleur de suie. Il était six heures. En face, de l'autre côté du boulevard Haussmann, les maisons, encore endormies, découpaient leurs toitures humides dans le petit jour ; tandis que, sur la chaussée déserte, une troupe de balayeurs passaient avec le

bruit de leurs sabots. Et, devant ce réveil navré de Paris, elle se trouvait prise d'un attendrissement de jeune fille, d'un besoin de campagne, d'idylle, de quelque chose de doux et de blanc.
– Oh ! vous ne savez pas ? dit-elle en revenant à Steiner, vous allez me mener au bois de Boulogne, et nous boirons du lait (Zola, 1984 : 127-128).

Animée par une joie régressive, la courtisane considère le Bois comme un espace éloigné de la ville, où le vert domine, ainsi que les animaux. Lassée de la Capitale, elle y trouve refuge, comme bien d'autres Parisiens venus y oublier leurs soucis voire leur mélancolie.

Encouragé par Napoléon III, Haussmann crée en effet des lieux de divertissements, des restaurants, des auberges, autour de la Mare d'Auteuil et des lacs. Il installe aussi un jardin zoologique et un hippodrome dans la plaine de Longchamp, où une tribune est réservée à l'Empereur et une autre aux membres du Jockey-Club. Toutes les installations des chevaux sont accessibles au public, qui peut notamment assister au pesage. Zola consacre ainsi le chapitre XI de *Nana* au Grand Prix de Paris au bois de Boulogne. Nana, entretenue par le comte Muffat, vient se montrer et parier sur un cheval. Elle arrive même à entrer dans l'enceinte du pesage, alors que celle-ci est interdite aux filles. Cette scène à faire qui montre le triomphe de la pouliche Nana à la course de Longchamp, et en parallèle celui de la courtisane, alterne avec de belles descriptions de la nature environnante et des spectateurs, qui sont venus déjeuner sur l'herbe :

À ce moment, la pelouse s'animait davantage. Des lunchs s'organisaient en plein air, en attendant le Grand Prix. On mangeait, on buvait plus encore, un peu partout, sur l'herbe, sur les banquettes élevées des four-in-hand et des mail-coaches, dans les victorias, les coupés, les landaus. C'était un étalage de viandes froides, une débandade de paniers de champagne, qui sortaient des caissons, aux mains des valets de pied. Les bouchons partaient avec de faibles détonations, emportées par le vent ; des plaisanteries se répondaient, des bruits de verres qui se brisaient mettaient des notes fêlées dans cette gaieté nerveuse (Zola, 1984 : 354).

Mais bien avant les courses de Longchamp, le bois de Boulogne était un lieu propice aux balades à cheval. Dans le roman éponyme de George Sand, Césarine Dietrich court au Bois, suite à une altercation verbale avec Pauline de Nermont, sa préceptrice :

Elle sonna, demanda son cheval, et, malgré mes représentations, s'en alla parader au bois, sous les yeux de tout Paris, escortée d'un domestique trop dévoué, le fameux Bertrand, et d'un groom pur-sang. C'était la première fois qu'elle sortait ainsi sans son père et sans moi. [...] Elle nous avait annoncé plus d'une fois qu'aussitôt sa majorité elle prétendait jouir de sa liberté

comme une jeune fille anglaise ou américaine. Nous espérions qu'elle ne se lancerait pas trop vite. Elle voulait se lancer, elle se lança, et de ce jour elle sortit seule dans sa voiture, et rendit des visites sans se faire accompagner par personne. Cette excentricité ne déplut point, bien qu'on la blâmât (Sand, 1897 : 117-118).

La sortie à cheval de Césarine Dietrich marque son désir d'indépendance et sa révolte. Il existait cependant des activités pour les jeunes filles sages, comme le patinage sur le lac gelé. En 1865, est en effet fondé le Cercle des patineurs. Napoléon III et Eugénie de Montijo vont patiner dans le bois de Boulogne, lançant une mode que suit bien sûr Chérie, l'héroïne goncourtienne :

Cette même année 1868, à la fin de janvier, Chérie était l'objet d'une sorte d'ovation dans une fête de nuit donnée par le *Skating-Club* sur le lac du bois de Boulogne aux patineuses du grand monde. Parmi les fourrures sombres et fauves des duchesses de la Trémouille et de Berghes [...], sous l'éclairage électrique reflété dans la glace du lac, la petite-fille du maréchal apparaissait dans une fourrure toute blanche, nouée par des faveurs bleues s'envolant derrière elle, et qui la faisait ressembler à un délicieux petit mouton de pastorale (Goncourt, 2002 : 236).

Patiner permet à la jeune fille de montrer ses beaux vêtements d'hiver, créés pour l'occasion et de se faire admirer. C'est aussi ce besoin d'exhiber leur bonheur qui fait de René et de Maxime des adeptes du patinage au Bois :

Une de leurs grandes parties fut de patiner ; cet hiver-là, le patin était à la mode, l'empereur étant allé un des premiers essayer la glace du lac, au bois de Boulogne. Renée commanda à Worms un costume complet de Polonaise, velours et fourrure ; elle voulut que Maxime eût des bottes molles et un bonnet de renard. Ils arrivaient au Bois, par des froids de loup qui leur piquaient le nez et les lèvres, comme si le vent leur eût soufflé du sable fin au visage. Cela les amusait d'avoir froid. Le Bois était tout gris, avec des filets de neige, semblables, le long des branches, à de minces guipures. Et, sous le ciel pâle, au-dessus du lac figé et terni, il n'y avait que les sapins des îles qui missent encore, au bord de l'horizon, leurs draperies théâtrales, où la neige cousait aussi de hautes dentelles. Ils filaient tous deux dans l'air glacé, du vol rapide des hirondelles qui rasent le sol. Ils mettaient un poing derrière le dos, et se posant mutuellement l'autre main sur l'épaule, ils allaient droits, souriants, côte à côte, tournant sur eux-mêmes, dans le large espace que marquaient de grosses cordes. Du haut de la grande allée, des badauds les regardaient. Parfois ils venaient se chauffer aux brasiers allumés sur le bord du lac. Et ils

repartaient. Ils arrondissaient largement leur vol, les yeux pleurant de plaisir et de froid (Zola, 1978 : II, 89-90).

Dans cet extrait de *La Curée*, le couple est en harmonie avec le paysage enneigé. La nature semble elle aussi revêtue d'habits d'hiver et ne fait plus qu'un avec les deux amants, assimilés à des oiseaux.

Le bois de Boulogne est en effet rempli d'animaux, notamment dans son Jardin zoologique mais aussi à l'extérieur de ce zoo. Les visiteurs peuvent ainsi se promener à dos d'ânes. Dans *Germinie Lacerteux*, Mlle de Varandeuil vient chercher un enfant de sa famille, laissé seul dans sa pension et l'emmène au Bois : « c'était la cousine qui l'enlevait, le jetait en voiture, tout étourdi et confondu de joie, et l'emménait au bois de Boulogne. Elle l'y faisait promener à âne toute la journée, en poussant la bête avec une branche cassée, et en criant : Hue ! » (Goncourt, 2011 : 68) L'écrin de verdure que représente le bois de Boulogne renferme donc une quintessence de la nature, de la faune et de la flore, bien que tout cela soit artificiel. Le paysage qui semble naturel a demandé des moyens impressionnants pour obtenir un effet proche du vrai mais il s'agit d'une nature feinte, faite à l'aide d'une haute technicité.

Il existe finalement deux bois différents : le Bois d'apparat et le Bois plus sauvage à mesure qu'on s'enfonce dans la forêt. Ils s'imbriquent tous deux mais le second est plus difficile à voir que le premier. C'est ce que découvre Paul dans *Le Nabab* :

Un phénomène semblable se passe au bois de Boulogne. Derrière ces allées sablées, arrosées et nettes, où des files de roues tournant lentement autour du lac tracent tout le jour un sillon sans cesse parcouru, machinal, derrière cet admirable décor de verdure en murailles, d'eau captive, de roches fleuries, le vrai bois, le bois sauvage, aux taillis vivaces, pousse et repousse, formant des abris impénétrables, traversés de menus sentiers, de sources bruissantes. Cela, c'est le bois des petits, le bois des humbles, la petite forêt sous la grande. Et Paul, qui, de l'aristocratique promenade parisienne ne connaissait que les longues avenues, le lac étincelant aperçu du fond d'un carrosse ou du haut d'un break à quatre roues dans la poussière d'un retour de Longchamp, s'étonnait de voir le coin délicieusement abrité où ses amis l'avaient conduit.

C'était au bord d'un étang jeté en miroir sous des saules, couvert de nénuphars et de lentilles d'eau, coupé de place en place de larges moires blanches, rayons tombés, étalés sur la surface luisante, et que de grandes pattes d'argyronètes rayaient comme avec des pointes de diamant (Daudet, 1966b : 336-337).

Le personnage découvre un autre aspect du Bois, avec une nature intacte et presque sauvage, où les arbustes et les fleurs poussent comme dans un jardin anglais. Sous la plume poétique de Daudet, la description bucolique des sous-bois du bois de

Boulogne tranche avec la promenade, véritable rituel social dans la vie des Parisiens. Car il existe bien deux bois, celui des grands et celui des petits, des humbles.

3. La promenade au Bois : un rituel social

De l'ancien bois, il ne reste que deux avenues : celle des Acacias et de la Reine-Marguerite. Toutes les classes sociales rejoignent le bois de Boulogne à pied, à cheval ou en calèche par des artères tracées par Haussmann, notamment l'avenue du Bois, mais pas aux mêmes horaires. Cette avenue est une route de prestige, dédiée à la parade sociale. C'est ainsi que Jansoulet voit « des équipages de toutes sortes rentrant du Bois, apportant un peu de terre végétale sur le pavé de Paris et des effluves de printemps mêlées à des senteurs de poudre de riz » (Daudet, 1966b : 322). Avec cette terre amenée par les sabots des chevaux, la Capitale peut trouver un peu de verdure et d'odeurs de la campagne. Pourtant, rien n'est plus codifié que le rituel social de la promenade au Bois. Les personnages des romans réalistes du XIX^e siècle appartenant à la bourgeoisie ne manqueraient pour rien au monde cette sortie, qui a lieu parfois après un mariage. Dans *Fromont Jeune et Risler aîné*, les noces de Guillaume Risler et de Sidonie Cèbe ont pour point d'orgue la sortie au Bois où tout jeune couple bourgeois peut étaler son bonheur :

Ensuite le déjeuner à la fabrique, dans un atelier orné de tentures et de fleurs, la promenade au Bois, une concession faite à la belle-mère, madame Chèbe, qui, en sa qualité de petite bourgeoise parisienne, n'aurait pas cru sa fille mariée sans un tour de lac ni une visite à la cascade... Puis la rentrée pour le dîner, pendant que les lumières s'allumaient sur le boulevard, où les gens se retournaient pour voir passer la noce, une vraie noce cossue, menée au train de ses chevaux de louage jusqu'à l'escalier de Véfour (Daudet, 1966a : 23).

Ce rituel petit-bourgeois, qui étonne le Suisse Risler, a pour but de montrer sa richesse spirituelle et matérielle. Toutes les classes sociales ne s'y côtoient que le dimanche, bien que les aristocrates n'aient pas les mêmes horaires que les autres.

Dans les romans de Balzac, la promenade au Bois est l'occasion pour les personnages de traiter des affaires de toutes sortes. Madame Schontz profite de cette sortie pour discuter de son avenir sentimental : « Et alors, elle [Madame Schontz] emmena l'Héritier dans sa calèche, au Bois, car elle avait depuis un an petite calèche et petite voiture basse à deux chevaux. Dans ce tête-à-tête public, elle traita la question de sa destinée et déclara vouloir se marier. » (Balzac, 1985b : 96) Très souvent, les mariages sont décidés dans ce lieu emblématique, tout comme les affaires d'argent, le Bois étant considéré comme une sorte de bureau. On y traite aussi de politique. Albert Savarus souligne cet aspect dans le roman éponyme de Balzac (1985a : 90) : « Combien de discours à la Chambre n'ai-je pas prononcés dans les allées désertes du bois de Boulogne ? Ces improvisations inutiles ont du moins aiguisé ma langue et accoutumé mon

esprit à formuler ses pensées en paroles. » Sorte d'immense salon en plein air, le Bois est également un endroit où se font alliances et mariages arrangés.

Tout provincial qui se rend à Paris se doit d'aller se promener au bois de Boulogne. Dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*, Louise de Cheaulieu s'empresse d'écrire à son amie Renée de Maucombe son émerveillement devant les lieux qui symbolisent pour elle la Capitale : « Hier, à deux heures, je suis allée me promener aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne par une de ces journées d'automne comme nous en avons tant admirées sur les bords de la Loire. J'ai donc enfin vu Paris ! » (Balzac 1985c : 214). Maupassant va dans le même sens en montrant des provinciales pressées de réaliser leur rêve en se faisant emmener au Bois. Dans *Une aventure parisienne*, une jeune femme quitte sa Province pour connaître la vie parisienne et ses voluptés. Désireuse d'éprouver le grand frisson, elle prend pour guide l'écrivain Jean Varin lors de l'étrange visite touristique des points chauds de Paris.

Alors d'une voix résolue, elle ordonna : « Au Bois ! »

Ils partirent.

Il fallut qu'il lui nommât toutes les femmes connues, surtout les impures, avec des détails intimes sur elles, leur vie, leurs habitudes, leur intérieur, leurs vices (Maupassant, 2018a : I, 333).

Le Bois représente en effet un lieu de distraction et d'oisiveté pour les habitués comme pour les néophytes. L'artificiel côtoie une nature, pas si naturelle que cela.

Pour les héros des nouvelles maupassantiennes, qui appartiennent à la petite bourgeoisie parisienne, la venue au bois de Boulogne est une façon de se hisser dans l'échelle sociale et de montrer sa réussite. Ainsi, dans *À cheval*, Hector de Gribelin, employé au Ministère de la Marine, s'y rend-il après avoir reçu une gratification. Il décide d'aller se mettre au vert en famille, avec sa femme Henriette et leurs deux enfants : « Si on pouvait me donner un animal un peu difficile, je serais enchanté. Tu verras comme je monte ; et, si tu veux nous reviendrons par les Champs-Élysées au moment du retour du Bois. Comme nous ferons bonne figure, je ne serais pas fâché de rencontrer quelqu'un du Ministère. Il n'en faut pas plus pour se faire respecter de ses chefs. » (Maupassant, 2018a : I, 705-706) Mais la promenade à cheval tournera au désastre. Dans *Les Bijoux*, un autre fonctionnaire, employé au Ministère de l'Intérieur, M. Lantin est riche après le décès de son épouse, qu'il croyait une honnête femme et dont le seul défaut était d'aimer les faux bijoux. Lantin s'aperçoit que les bijoux sont vrais et donc ont été acquis de manière douteuse. Devenu riche, il se rend au bois de Boulogne sur les lieux même où sa femme devait racoler : « Puis il prit un fiacre et fit un tour au Bois. Il regardait les équipages avec un certain mépris, oppressé du désir de crier aux passants : "Je suis riche aussi, moi. J'ai deux cent mille francs !" » (Maupassant, 2018a : I, 770). La promenade dans ce lieu du *high life* permet au mari trompé d'exorciser sa douleur et de la changer en avantage : profiter de sa soudaine richesse.

Dans ce rituel mondain qu'est la promenade au Bois, tout l'art consiste à lancer des modes et à étaler ses richesses. Les aristocrates, de même que les grands bourgeois, se doivent d'aller dans ce poumon de verdure afin de montrer au monde leur réussite sociale et de coudoyer des personnes de leur rang. Comme un théâtre en plein air, le bois de Boulogne est un lieu où l'on se montre dans toute sa splendeur. Olivier Bertin, héros du roman de Maupassant *Fort comme la mort*, décrit avec minutie les habitués de la promenade au Bois :

Et il fit un tableau, un de ceux qu'il peignait si bien, du bois matinal avec ses cavaliers et ses amazones, de ce club des plus choisis où tout le monde se connaît par ses noms, petits noms, parentés, titres, qualités et vices, comme si tous vivaient dans le même quartier ou dans la même petite ville.

– « Y venez-vous souvent ? dit-elle.

– Très souvent ; c'est vraiment ce qu'il y a de plus charmant à Paris (Maupassant, 2018b : 889).

Bertin explique ainsi à Annette que le Bois est un lieu réservé aux *happy few*. Les hommes parvenus viennent voir leurs concurrents tout autant que se montrer au bras de belles dames, exposées comme des trophées. Véritable *theatrum mundi*, le Bois allie l'artificiel au naturel puisque les acteurs de sa scène de verdure ne sont pas des comédiens professionnels, mais des nobles et de grands bourgeois, habitués à exhiber leurs richesses comme ils peuvent le faire dans d'autres lieux du Paris intra-muros, tels les Champs-Élysées, les grands théâtres ou l'Opéra.

Aller au Bois pour une jeune fille de la noblesse constitue une sorte de rite de passage, puisque cela équivaut à son premier bal dans le monde. Olivier Bertin se promène ainsi avec la jeune Annette de Guilleroy, la fille de son ancienne maîtresse. Il a bien du mal à cacher son embarras lorsqu'il croise une belle femme qui n'est autre qu'une courtisane :

Les fiacres, les landaus lourds, les huit-ressorts solennels se dépassaient tour à tour, distancés soudain par une victoria rapide, attelée d'un seul trotteur, emportant avec une vitesse folle, à travers toute cette foule roulante, bourgeoise et aristocrate, à travers tous les mondes, toutes les classes, toutes les hiérarchies, une femme jeune, indolente, dont la toilette claire et hardie jetait aux voitures qu'elle frôlait un étrange parfum de fleur inconnue.

« Cette dame-là, qui est-ce ? demandait Annette.

– Je ne sais pas », répondait Bertin, tandis que la duchesse et la comtesse échangeaient un sourire (Maupassant, 2018b : 886-887).

Comment en effet parler à une jeune fille de cette demi-mondaine parvenue grâce à ses charmes ? Il est inutile à l'auteur d'aller plus loin pour désigner la belle

inconnue. Le lecteur saisit rapidement qui elle est en décryptant le sens du sourire entendu échangé entre les deux nobles. Monde et demi-monde se mêlent à tel point qu'il est parfois difficile de les distinguer.

Jack, le héros éponyme du roman de Daudet, se souvient de ses balades au bois de Boulogne avec sa mère qui l'exhibait dans des tenues à la mode : « On m'a habillé à l'anglaise, ce qui est tout à fait la grande mode, et on me frisait tous les jours pour m'emmener promener au bois de Boulogne, autour du lac... » (Daudet, 1890 : 80). Ida de Barancy, qui mène son fils Jack dans le grand jardin parisien, ne le fait pas pour lui, mais pour elle. C'est sa façon d'attirer le regard des hommes de qualité sur sa personne puisqu'elle est une courtisane. Le Bois est en effet l'antichambre de la prostitution et du plaisir érotique. On y croise déjà toutes sortes de femmes, prêtes à vendre leurs charmes et qui voient, dans cet espace vert, un lieu idyllique pour se livrer au racolage.

4. Un lieu parisien du désir et du plaisir

Grand espace vert aux portes de Paris, fréquenté par les classes aisées de la société, le bois de Boulogne est un endroit idéal pour faire monter le désir et abriter des amours clandestines. C'est au Bois que Frédéric Moreau comprend ses sentiments envers Madame Arnoux :

Les deux autres, sur le siège, causaient imprimerie, abonnés. Arnoux, qui conduisait sans attention, se perdit au milieu du bois de Boulogne. Alors, on s'enfonça dans de petits chemins. Le cheval marchait au pas ; les branches des arbres frôlaient la capote. Frédéric n'apercevait de Mme Arnoux que ses deux yeux, dans l'ombre ; Marthe s'était allongée sur elle, et il lui soutenait la tête (Flaubert, 1989 : 105).

La description du décor environnant les deux amants platoniques participe à la montée du désir. C'est pourtant en compagnie de la lorette Rosanette que Frédéric retourne au Bois à la tombée du jour, dans ces mêmes allées où avait eu le duel avec Cisy :

D'autres fois, ils prenaient une calèche pour les conduire au bois de Boulogne ; ils se promenaient tard, jusqu'au milieu de la nuit. Enfin, ils s'en revenaient par l'Arc de Triomphe et la grande avenue, en humant l'air, avec les étoiles sur leur tête, et, jusqu'au fond de la perspective, tous les becs de gaz alignés comme un double cordon de perles lumineuses (Flaubert, 1989 : 384).

Les deux personnages exhibent leur relation dans ce temple de l'amour nocturne. De même, le vieux teneur de livres, M. Leras, assiste à un défilé de fiacres chargés d'amants enlacés :

M. Leras suivait l'avenue du Bois-de-Boulogne et regardait passer les fiacres. Ils arrivaient avec leurs yeux brillants, l'un derrière L'autre, laissant voir une seconde un couple enlacé, la femme en robe claire et l'homme vêtu de noir.

C'était une longue procession d'amoureux, promenés sous le ciel étoilé et brûlant. Il en venait toujours, toujours. Ils passaient, passaient, allongés dans les voitures, muets, serrés l'un contre l'autre, perdus dans l'hallucination, dans l'émotion du désir, dans le frémissement de l'étreinte prochaine. L'ombre chaude semblait pleine de baisers qui voletaient, flottaient. Une sensation de tendresse alanguissait l'air, le faisait plus étouffant. Tous ces gens enlacés, tous ces gens grisés de la même attente, de la même pensée, faisaient courir une fièvre autour d'eux. Toutes ces voitures, pleines de caresses, jetaient sur leur passage comme une émanation subtile et troublante (Maupassant, 2018a : II, 129-130).

Le Père Leras, célibataire endurci, a du mal à supporter ce débordement d'amour et de baisers, surtout lorsqu'il est abordé par une prostituée vulgivague qui se propose à lui de manière provocante et convenue :

M. Leras, un peu las à la fin de marcher, s'assit sur un banc pour regarder défiler ces fiacres chargés d'amour. Et, presque aussitôt, une femme arriva près de lui et prit place à son côté. « Bonjour, mon petit homme », dit-elle. « [...] Laisse-toi aimer, mon chéri ; tu verras que je suis bien gentille ».

Il prononça : « Vous vous trompez, madame » (Maupassant, 2018a : II, 130).

Las de tant de vulgarité et d'une existence vide de sens, le personnage sera retrouvé pendu à un arbre du Bois par deux amoureux, ironie du sort.

Les amours vénales ont pris possession du Bois, ce dont la littérature fin-de-siècle se fait l'écho. Les filles clandestines de bas étage, en particulier, peuplent le soir les allées du grand jardin. Jean Lorrain l'a bien compris, lui qui consacre une nouvelle à *La Truqueuse du bois*. Cette anonyme qui représente un type déambule dans les chemins du Bois et demande du feu aux passants. Elle est l'envers de la courtisane qui se livre à son travail de racolage la journée :

Ce coin de basse prostitution, sous ses frondaisons à la fois dormantes et lunaires, semble une allée de la forêt du Rêve ; comme un parfum d'idylle flotte dans l'air nocturne ; sur le sable courent, légère, presque silencieuses, des roues de victorias et de bicyclettes : retour de la Cascade ou du chalet du cycle ! (Lorrain, 1896 : 78).

Le bois de Boulogne a donc bien deux visages : nocturne, celui de la basse prostitution, et diurne, celui de la haute cocoterie. Les prostituées insoumises ont transformé le paysage en antichambre où se déroulent les passes et la toilette après l'amour :

L'avenue, toute agrandie de clair de lune, est absolument déserte, les bancs sont vides, chez Gillet on ferme... Accroupie devant

une fontaine Wallace, Goetty, la truqueuse du Bois, une main passée sous ses jupons, fait ses ablutions de nuit. Dryade moderne de l'an 1896, les bois sont son alcôve, les sources sa cuvette ; au loin, du côté des fortifes, on entend gueuler un pochard, il est une heure (Lorrain, 1896 : 80-81).

Avec ces rôdeuses, l'espace du bois de Boulogne devient le lieu de faits divers criminels. C'est au Bois que la fille Élisabeth assassine Tanchon, le soldat qui est amoureux d'elle. Le chapitre XLVII les présente pourtant comme un couple d'amoureux ordinaires :

Élisabeth et le soldat étaient donc tombés dans le bois de Boulogne. Des grandes avenues ils avaient été aux petites allées. Le soldat ne disait plus rien. Et Élisabeth avait pour le bras auquel elle s'appuyait des caresses qui tapaient doucement, tout en arrachant d'une main distraite, le long du chemin qu'ils suivaient, de hautes herbes des champs. Ils marchaient ainsi dans le bois qui devenait plus épais, quand ils se trouvaient devant une grande porte où se voyait la broussaille fleurie, blanche et rose, de grands rosiers grimpants (Goncourt, 2010 : 198).

Si la balade a l'air anodine et bucolique, la proximité de l'ancien cimetière de Boulogne, perdu dans les sous-bois, la transforme en promenade funèbre³. Le lieu dysphorique aura raison de la destinée d'Élisabeth qui poignarde le lignard.

Plus drolatique est l'intrigue inventée par Maurice Beaubourg dans *La Saison au Bois de Boulogne*⁴, nouvelle dans laquelle des apaches prennent possession de l'endroit chic. Constituée d'une correspondance fictive entre des voyous, notamment le Gosse-Giron et la Môme-Taciturne, sa gagneuse, au Pré-Catelan, où ils ont élu domicile et dont ils ont fait leur territoire, la nouvelle s'achève par deux drames : près du Tombeau Russe de Longchamp, la Môme-Taciturne tue la Fille-en-Filoselle, qui la trompait avec le Gosse-Giron, puis se suicide en retournant le couteau contre elle :

Toute la colonie élégante du Bois de Boulogne vient d'être mise sens dessus dessous par un drame passionnel absolument impossible à prévoir, sans précédents dans les annales de cette station balnéaire si calme et paisible, et qui a produit un scandale horrible sous ces ombrages si bien fréquentés (Beaubourg, 1896 : 76).

³ Sur cet aspect mortifère et dysphorique du bois de Boulogne, lire Noëlle Benhamou, « La Promenade au Bois dans le roman du XIX^e siècle », colloque *La Vie parisienne, une langue, un mythe, un style* organisé par la Société des Études romantiques et dix-neuviémistes, Paris, 7-8-9 juin 2007, en ligne sur le site de la SERD, 2008. En ligne : http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/cariboost_files/auteur.pdf

⁴ Pour une analyse plus détaillée de cette œuvre, lire Noëlle Benhamou, « *La Saison au Bois de Boulogne* de Maurice Beaubourg : un récit épistolaire et sentimental chez les apaches », *Roczniki Humanistyczne* [Lublin, Pologne], à paraître 2026.

Bien que des mondes disparates parcourent le grand jardin à des heures différentes sans toujours se croiser, le bois de Boulogne constitue un concentré de la ville de Paris avec ses domestiques, ses bonnes d'enfants et ses petits employés qui peuvent rêver devant le luxe étalé par les visiteurs les plus riches. Ce contraste entre les milieux sociaux est bien mis en valeur par les séquences narratives au Bois.

Tout comme les lieux publics que sont l'Opéra et les théâtres ou les bals privés, le bois de Boulogne apparaît bien au XIX^e siècle, comme un endroit où les courtisanes rivalisent avec les femmes de la haute société et exhibent leurs richesses. Fraîchement arrivé de Normandie, Georges Duroy s'extasie devant les femmes défilant en calèche au Bois, en particulier les demi-mondaines qui font du lieu chic leur terrain de chasse. Autant le passant exprime son mépris et son dégoût envers les nobles, autant il admire une courtisane blonde qui devient bientôt son modèle :

Mais une voiture passa, découverte, basse et charmante, traînée au grand trot par deux minces chevaux blancs dont la crinière et la queue voltigeaient, et conduite par une petite jeune femme blonde, une courtisane connue qui avait deux grooms assis derrière elle. Duroy s'arrêta, avec une envie de saluer et d'applaudir cette parvenue de l'amour qui étalait avec audace dans cette promenade et à cette heure des hypocrites aristocrates, le luxe crâne gagné sur ses draps. Il sentait peut-être vaguement qu'il y avait quelque chose de commun entre eux, un lien de nature, qu'ils étaient de même race, de même âme, et que son succès aurait des procédés audacieux de même ordre (Maupassant, 2018b : 303-304).

Georges Duroy se reconnaît une parenté avec cette mystérieuse hétaïre, arrivée et inaccessible. Entre l'admirateur de la belle aperçue dans son landau et le journaliste se promenant à pied, une évolution s'est produite car Bel-Ami s'est déjà lancé à l'assaut de la fortune en se servant des femmes comme la demi-mondaine utilise les hommes. Il retourne, en fiacre cette fois, dans le lieu galant en compagnie de Madeleine Forestier, devenue son épouse. Tous deux s'étonnent de la multitude de voitures chargées d'amants enlacés. Mais, le soir venu, le lieu sue le désir et l'amour tarifé :

Ils prirent un fiacre découvert, gagnèrent les Champs-Élysées, puis l'avenue du Bois de Boulogne. C'étaient une nuit sans vent [...]. Une armée de fiacres menait sous les arbres tout un peuple d'amoureux. [...]

Georges et Madeleine s'amusaient à regarder tous ces couples enlacés, passant dans ces voitures, la femme en robe claire et l'homme sombre. C'était un immense fleuve d'amants qui coulait vers le Bois sous le ciel étoilé et brûlant. On n'entendait aucun bruit que le sourd roulement des roues sur la terre. Ils passaient, passaient, les deux êtres de chaque fiacre, allongés sur les coussins, muets, serrés l'un contre l'autre, perdus dans d'hallucination du désir, frémissant dans l'attente de l'étreinte prochaine. L'ombre

chaude semblait pleine de baisers. Une sensation de tendresse flottante, d'amour bestial épandu alourdissait l'air, le rendait plus étouffant. Tous ces gens accouplés, grisés de la même pensée, de la même ardeur, faisaient courir une fièvre autour d'eux. Toutes ces voitures chargées d'amour, sur qui semblaient voltiger des caresses, jetaient sur leur passage une sorte de souffle sensuel, subtil et troublant (Maupassant, 2018b : 371-372).

La promenade romanesque récurrente dans *Bel-Ami* dépasse ainsi sa fonction ordinaire et banale de témoin d'une époque pour prendre une signification plus profonde. Georges Duroy est attiré par le Bois comme le sont les prostituées car il est lui-même un homme entretenu et parvenu par ses charmes.

Pour les courtisanes, le Bois est un lieu d'exercice, où elles ne peuvent manquer de se montrer. C'est un peu le trottoir de la haute galanterie, la foire aux femmes. Holly Rodays, la jolie courtisane créée par Jean Lorrain dans la nouvelle éponyme, s'y rend à heure fixe :

Holly Rodays rentrait du Bois : c'était l'hiver dernier, en décembre, vers six heures, en pleine série à la rouge de ces magnifiques crépuscules de pourpre, qui, pendant une semaine, firent à Paris de si étranges ciels nocturnes.

Emportée au grand trot de deux orloff pie, la victoria descendait les Champs-Élysées avec un bruit luxueux d'acier et de cuirs neufs, traversait la place de la Concorde et, comme la veille et l'avant-veille, au lieu de prendre la rue Royale, suivait tout droit la rue de Rivoli, dont les arcades populeuses, bruyantes, éclairées, débordent de mouvement à cette heure du soir.

Très amusée par ces sanglants couchers de soleil qui, depuis une huitaine, faisaient à Paris un horizon de ville maudite, Holly avait donné ses ordres, et depuis trois jours Coby, le cocher anglais, quoique né aux Batignolles, prenait régulièrement, en descendant du Bois, la rue de Rivoli et regagnait le boulevard par l'avenue de l'Opéra (Lorrain, 2022 : 135).

La richesse de l'équipage et les toilettes, l'itinéraire dans Paris, tout est étudié pour mettre en valeur le corps de la prostituée de luxe. Jean Mintié, le héros du *Calvaire* de Mirbeau, tombé dans les griffes d'une fille entretenue, n'a qu'une crainte : la retrouver dans ce temple de l'amour vénal qu'est le bois de Boulogne :

Dans les Champs-Élysées, je hélai un fiacre, et me dirigeai vers le Bois... Pourquoi le dissimuler ?... Là, j'espérais rencontrer Juliette... Certes, je l'espérais, et, en même temps, je le craignais. De ne point la voir, je concevais que ce me serait une déception ; mais qu'elle s'étalât, comme les autres demoiselles, régulièrement, en cette foire de la galanterie, je sentais aussi que ce me serait une peine, et je ne savais ce qui l'emportait en moi, de

l'espérance de l'apercevoir, ou de la crainte de la rencontrer... Il y avait peu de monde au Bois. Dans la grande allée du Lac, les voitures marchaient au pas, à une assez grande distance l'une de l'autre, les cochers hauts sur leurs sièges. Quelquefois, un coupé quittait la file espacée, tournait, disparaissait au trot de ses chevaux, entraînant, le diable sait où, un profil de femme, des faces toutes blanches et pâles, des bouts d'étoffe violente, rapidement entrevus par la glace des portières... Ma poitrine et mes tempes battaient plus vite, une impatience m'exaspérait le bout des doigts ; à force de toujours regarder dans la même direction, de sonder l'ombre des voitures, mon cou se fatiguait, s'endolorissait ; je mâchonnais anxieusement un cigare que je ne me décidais pas à allumer, dans la peur de laisser passer une voiture où elle se fût trouvée... Un moment, je crus l'avoir aperçue, au fond d'un coupé qui allait en sens contraire de mon fiacre (Mirbeau, 1887 : 127-128).

La promenade s'avère finalement inutile pour Jean Mintié qui ne trouve pas Juliette Roux dans la foule des calèches du Bois, espace de désir, d'amour et de sexualité tarifée.

5. Conclusion

Le bois de Boulogne est un théâtre à ciel ouvert, qui symbolise surtout le Second Empire et le luxe parisien. Haut lieu de la mode et du *high life*, il apparaît, dans les récits de la Troisième République, comme le vestige d'une époque à jamais disparue, celle de la fête impériale. Après 1870, le Bois change en effet de physionomie. Il voit défiler les troupes prussiennes ayant envahi Paris et son lieu le plus emblématique. Son concurrent, le Bois de Vincennes, entre en littérature, bien qu'il soit considéré comme moins chic que son homologue. Daudet (1890 : 600) explique ainsi que ses personnages vont « faire le tour du lac de Vincennes, ce bois de Boulogne des gueux ». Plus tard, il évoquera la différence entre les deux espaces verts :

En contraste au bois de Boulogne soigné, peigné, défendu par ses petites barrières rustiques, ce bois de Vincennes, toutes avenues libres, semblait bien préparé pour les ébats d'un peuple en fête, avec ses gazons verts et foulés, ses arbres ployés et résistants, comme si la nature ici se faisait plus clémente, plus vivace (Daudet, 1966c : 200).

Véritable *topos* de la vie parisienne, la scène au bois de Boulogne ne cesse de figurer dans les romans de la fin du XIX^e siècle et même du début du XX^e. Il s'agit même d'un passage obligé dans la fiction qui permet à l'auteur de mettre en place l'illusion réaliste et de caractériser ses personnages dans ce temple de l'amour. Pour

preuve, *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust et les œuvres de Colette regorgent d'épisodes se déroulant dans ce grand jardin aux portes de Paris, lieu de plaisir et de désir, *theatrum mundi* où les personnages de la haute société font étalage de leurs richesses. En créant cet espace boisé au sortir de la Capitale, Napoléon III et le Baron Haussmann avaient bien compris le besoin de verdure des Parisiens et apposèrent leur marque sur le Bois. Au fil des années, le bois de Boulogne a perdu de son prestige. Ce n'est plus désormais le temple de la beauté et du luxe, mythe du Second Empire à la Belle Époque, mais un lieu de perdition et d'insécurité.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALPHAND, Adolphe (1868) : *Les Promenades de Paris. Bois de Boulogne – Bois de Vincennes*. Paris, J. Rothschild éditeur.
- BALZAC, Honoré de (1985a [1842]) : *Albert Savarus* [*La Comédie humaine*, t. III]. Paris, France Loisirs.
- BALZAC, Honoré de (1985b [1839]) : *Béatrix III* [*La Comédie humaine*, t. V]. Paris, France Loisirs.
- BALZAC, Honoré de (1985c [1841]) : *Mémoires de deux jeunes mariées*. [*La Comédie humaine*, t. I]. Paris, France Loisir.
- BEAUBOURG, Maurice (1896) : *La Saison au Bois de Boulogne*. Paris, H. Simonis Empis.
- BENHAMOU, Noëlle (2008) : « La Promenade au Bois dans le roman du XIX^e siècle », in *La Vie parisienne, une langue, un mythe, un style*, Colloque organisé par la Société des Études romantiques et dix-neuviémistes, Paris, 7-8-9 juin 2007. URL : http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/cariboost_files/auteur.pdf
- BENHAMOU, Noëlle (2026 [à paraître]) : « *La Saison au Bois de Boulogne* de Maurice Beaubourg : un récit épistolaire et sentimental chez les apaches ». *Roczniki Humanistyczne*.
- CHALONGE, Florence de (1987) : « Espace, regard et perspectives. La promenade au bois de Boulogne dans *La Curée* d'Émile Zola ». *Littérature*, 65 (*Espaces et chemins*), 58-69.
- DAUDET, Alphonse (1888) : *L'Immortel, mœurs parisiennes*. Paris, Lemerre.
- DAUDET, Alphonse (1890 [1876]) : *Jack*. Paris, E. Dentu et Marpon et Flammarion.
- DAUDET, Alphonse (1966a [1874]) : *Fromont Jeune et Risler aîné, mœurs parisiennes*. Lausanne, Éditions Rencontre.
- DAUDET, Alphonse (1966b [1878]) : *Le Nabab, mœurs parisiennes*. Lausanne, Éditions Rencontre.
- DAUDET, Alphonse (1966c [1879]) : *Les Rois en exil*. Lausanne, Éditions Rencontre.
- FAYARD, Jean (1957) : « Le bois de Boulogne a cent ans ». *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin, 529-532.

- FIGUEIRA GAMA, Zadig Mariano (2022) : « Vues sur Auteuil et le bois de Boulogne chez les Goncourt ». *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, 27, 117-127. URL : <http://journals.openedition.org/cejdg/906> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cejdg.906>
- FLAUBERT, Gustave (1989 [1869]) : *L'Éducation sentimentale*. Paris, Gallimard (Folio, 147).
- GONCOURT, Edmond et Jules de (2011 [1865]) : *Germinie Lacerteux*. Édition de Sylvie Thorel-Cailleteau. Paris, Honoré Champion.
- GONCOURT, Edmond de (2010 [1877]) : *La Fille Élisa*. Édition de David Baguley. Paris, Honoré Champion.
- GONCOURT, Edmond de (2002 [1884]) : *Chérie*. Édition de Jean-Louis Cabanès et Philippe Hamon. Jaignes, Éditions La Chasse au Snark (Le Cabinet de lecture).
- GOURDON, Édouard (1841) : *Physiologie du bois de Boulogne*. Paris, Charpentier.
- KACZMAREK-WISNIEWSKA, Anna (2018) : « Le théâtre des vanités mondaines : le Bois de Boulogne dans les chroniques zoliennes ». *Quêtes littéraires*, 8, 88-98.
- LORRAIN, Jean (2022 [1886]) : *Holly Rodays*, dans *Très Russe*. Édition de Noëlle Benhamou. Paris, Honoré Champion.
- LORRAIN, Jean (1896) : *La Truqueuse du bois*, dans *Une femme par jour*. Paris, Éditions Guillaume (Lotus Bleu).
- MAUPASSANT, Guy de (2018a [1880-1893]) : *Contes et nouvelles*. Édition de Louis Forestier. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol.).
- MAUPASSANT, Guy de (2018b [1883-1890]) : *Romans*. Édition de Louis Forestier. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).
- MIRBEAU, Octave (1887) : *Le Calvaire*. Paris, Ollendorff.
- MONCAN, Patrice de (2009) : *Le Paris d'Hausmann*. Paris, Les Éditions du Mécène (Paris ! d'hier et d'aujourd'hui).
- SAND, George (1897 [1871]) : *Césarine Dietrich*. Paris, Calmann-Lévy.
- VASSART, Jean (2020) : *Les Jardins de France. Une histoire du Moyen Âge à nos jours*. Paris, Perrin.
- ZOLA, Émile (1978 [1871]) : *La Curée*. Genève, Famot, 2 vol.
- ZOLA, Émile (1984 [1880]) : *Nana*. Paris, L.G.F. (Le Livre de Poche).